

BIBLIOTHECA

LA NEWSLETTER APÉRIODIQUE DE LA BECF

NUMÉRO 5 # AVRIL 2021

En ce début de printemps, nous sommes heureux de vous présenter deux ouvrages récemment acquis par la Bibliothèque de l'École de la Cause freudienne, *Responsabilité et jugement* d'Hannah Arendt et *Enquêtes* suivi de *Entretiens* de Jorge Luis Borges. Ce dernier est aussi une référence des *Écrits* de Jacques Lacan.

Ces présentations ont été rédigées par Alexandra Fehlauer et Maria Paz Rodríguez Diéguez, membres de la commission de la Bibliothèque.

À tous, bonne lecture.

Marina Lusa

SOMMAIRE

- 2 ♦ *Responsabilité et jugement*, Hannah Arendt, Payot, 2009, par Alexandra Fehlauer.
- 5 ♦ *Enquêtes* suivi de *Entretiens*, Jorge Luis Borges, Gallimard, 1986, par Maria Paz Rodríguez Diéguez.
- 6 ♦ Nouvelles acquisitions et infos pratiques.

RESPONSABILITÉ ET JUGEMENT

HANNAH ARENDT
PAYOT, 2009

L'ouvrage *Responsabilité et jugement*¹ d'Hannah Arendt est un recueil de conférences, d'essais et d'articles écrits de 1959 à 1975. La première partie regroupe des textes traitant de la question de la responsabilité personnelle et collective, notamment sous des régimes totalitaires ; la seconde est consacrée à la question de la capacité de juger dans des domaines aussi variés que ceux des crimes liés à la ségrégation raciale ou à la Shoah.

Hannah Arendt, née en 1906 à Hanovre et ayant grandi à Königsberg (ville russe aujourd'hui rebaptisée Kaliningrad), est issue d'une famille juive assimilée de la Prusse-Orientale. Entre 1924 et 1928, elle étudia la philosophie, la théologie et la philologie grecque à Marbourg et à Fribourg auprès de Martin Heidegger, Edmund Husserl et Karl Jaspers. En 1933, à l'âge de vingt-six ans, H. Arendt est contrainte de fuir l'Allemagne nazie et commence alors à s'intéresser à la politique. Se sentant désormais responsable, elle estimait ne plus pouvoir se contenter d'être une simple spectatrice². Hannah Arendt a tout d'abord trouvé refuge en France, où elle s'installe jusqu'en 1940. Après quelques semaines

passées au camp de Gurs, où elle est alors internée, elle doit de nouveau s'enfuir et s'installe aux États-Unis, pays où elle restera jusqu'à la fin de sa vie. Elle décède en 1975. C'est aux États-Unis qu'Hannah Arendt entame une carrière universitaire dans le domaine de la théorie politique, car elle n'a jamais revendiqué pour elle l'étiquette de philosophe, même si la postérité lui attribue généralement ce titre. Elle a publié un grand nombre d'ouvrages devenus célèbres, dont *Les origines du totalitarisme* (1951), *Condition de l'homme moderne* (1960) et le très controversé *Eichmann à Jérusalem* (1963).

Les considérations d'H. Arendt sur des thèmes comme la responsabilité et la faculté de jugement restent d'une grande actualité et continuent de résonner pour nous aujourd'hui. H. Arendt a commencé à théoriser à partir de son expérience personnelle des grandes crises du xx^e siècle, et nous propose des pistes de réflexion sur la politique dans le souci constant d'un « vouloir comprendre³ ». Bien évidemment, nous pouvons regretter qu'elle ait, bien que contemporaine de Freud et de Lacan, choisi de méconnaître l'apport du discours analytique au malaise dans la civilisation. Méconnaissance qui interroge d'autant plus que sa propre réflexion nous semble,

1 Arendt H., *Responsabilité et jugement*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2005.

2 Cf. « Günter Gaus im Gespräch mit Hannah Arendt », émission diffusée le 28 octobre 1964 à la télévision allemande (RFA), vidéo disponible sur Youtube : https://youtu.be/iZILhvVX_CO

3 Arendt H., *Ich will verstehen. Selbstauskünfte zu Leben und Werk*, München, Piper Verlag, 2007.

par moments, s'approcher de celle des pères de la psychanalyse. Voici quelques extraits de ses élaborations concernant le nazisme : « Il a fallu à beaucoup d'entre nous les vingt années suivantes afin d'y voir clair dans ce qui est arrivé, non en 1933, mais en 1941, en 1942 et en 1943, et jusqu'au bout. Je ne parle pas de la douleur et de la peine personnelle, mais de l'horreur elle-même avec laquelle, comme on peut le voir désormais, aucune des parties concernées n'a encore été capable de se réconcilier. ⁴ » Puis elle ajoute : « Il est impensable de comprendre ce qui est réellement arrivé si on ne prend pas en compte la chute presque universelle, non de la responsabilité personnelle, mais du jugement personnel aux premiers temps du régime nazi. ⁵ » Hannah Arendt pose alors cette

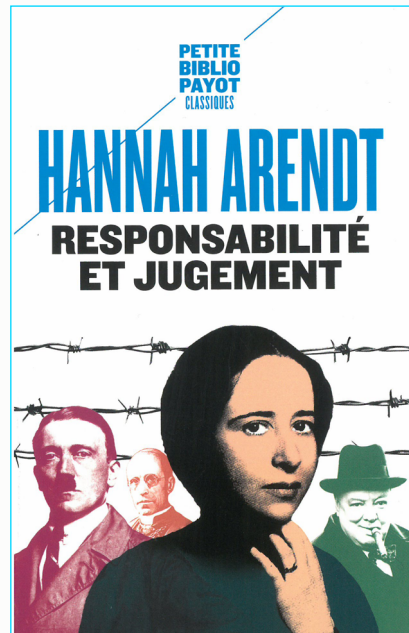
question : « Comment ont fait les personnes qui n'ont pas collaboré ? » Eh bien, répond-t-elle, « les non-participants, qualifiés d'irresponsables par la majorité, ont été les seuls à oser juger par eux-mêmes. Ils se sont demandé dans quelle mesure ils seraient encore capables de vivre en paix avec eux-mêmes ⁶ ». La philosophe développe ici la question de « pouvoir vivre en paix avec soi-même », problématique qu'elle emprunte à la morale socratique et qu'elle reprend dans un autre texte sous la forme suivante : « Juger, j'appelle cela "parler" ; l'opinion, le jugement, je l'appelle "énonciation de paroles" qui, à la vérité ne s'adresse pas à autrui, qui ne se fait pas non plus au moyen de la voix, mais silencieusement et en se parlant à soi-même ⁷ ». Le dialogue solitaire et muet que nous appelons penser, poursuit-elle, ce n'est pas une affaire

de méchanceté ou de bonté, et ce n'est pas non plus une question d'intelligence ou de stupidité. Celui qui ne connaît pas les rapports entre moi et moi-même (au cours desquels nous examinons ce que nous disons ou faisons) ne sera pas gêné de se contredire ; cela signifie qu'il ne pourra

ou ne voudra jamais rendre compte de ce qu'il dit ou fait ⁸. La faculté de juger (que Kant a découverte) n'est pas la même chose que la faculté de penser. Si penser le deux-en-un du dialogue silencieux actualise la différence au sein de notre identité, alors juger – le produit dérivé de l'effet libérateur de la pensée – réalise la pensée, la rend manifeste dans le monde des apparences. La manifestation du vent de la pensée n'est pas la connaissance ; c'est l'aptitude à dire ce qui est juste et

ce qui est injuste, ce qui est beau et ce qui est laid. Et cela peut empêcher des catastrophes, du moins pour [moi], dans des moments cruciaux ⁹, déclare-t-elle.

Ces élaborations d'H. Arendt nous évoquent – lorsqu'elle mentionne le « dialogue solitaire » avec la « voix silencieuse » – la notion du surmoi, sans toutefois que soit prise en considération la dimension pulsionnelle et inconsciente de cette instance. Par ailleurs, sa pensée aurait pu rencontrer, à partir de 1950, le discours de Lacan qui s'intéressait, à son tour, aux questions de la responsabilité et du jugement. « La responsabilité, c'est-à-dire le châtement, est une caractéristique essentielle de l'idée de l'homme qui prévaut dans une société donnée ¹⁰ », affirme-t-il dans son écrit sur la criminologie. Notion que nous retrouvons sous la plume de J.-A. Miller en ces termes :



4 Arendt H., *Responsabilité et jugement*, op. cit., p. 63.

5 *Ibid.*, p. 65.

6 *Ibid.*, p. 86-87.

7 *Ibid.*, p. 139.

8 Cf. *ibid.*, p. 244.

9 Cf. *ibid.*, p. 246.

10 Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 137.

« Le mot même de responsabilité inclut celui de *réponse*. [...] La responsabilité est la possibilité de répondre de soi-même. [...] Le sujet de droit pris sur ce versant de la réponse, c'est le sujet de l'énonciation [...]. [Et] la condition pour distinguer le sujet de l'énonciation, souligne-t-il, est qu'il puisse prendre de la distance vis-à-vis de ce que lui-même énonce. [...] C'est le sujet capable de juger de ce qu'il dit et de ce qu'il fait¹¹ ».

Nous percevons quelques similitudes entre le discours d'H. Arendt et le discours analytique, mais H. Arendt n'a, visiblement, pas cherché à en savoir davantage. Cette non-rencontre entre Hannah Arendt et la psychanalyse de son époque est peut-être due à la méfiance qu'inspirait la politique à Lacan, alors qu'elle restait le cheval de bataille d'H. Arendt. Quelle est, au fond, la position de la psychanalyse vis-à-vis du discours politique ? Aux yeux de Lacan, fait remarquer J.-A. Miller, « la politique procède par identification, elle manipule des signifiants-maîtres, elle cherche par là à capturer le sujet. Celui-ci [...] ne demande que ça, étant, comme inconscient, en manque d'identité, vide, évanouissant¹² ». Pour Lacan, souligne-t-il, « la psychanalyse est l'envers de la politique. [...] [Car] la psychanalyse va contre les identifications du sujet, elle les défait une à une, les fait tomber comme les peaux d'un oignon. De ce fait, elle rend le sujet à sa vacuité primordiale, ce qui, du même coup, dégage le fantasme inconscient qui ordonnait ses choix et sa destinée, et isole ce qui le supporte, de quelque nom qu'on l'appelle : le quantum de libido, l'objet petit *a*, le condensateur de jouissance¹³ ».

En tout état de cause, « la psychanalyse, elle, n'est pas une politique, mais une éthique, qui s'exerce en sens contraire¹⁴ ».

Le xx^e siècle, qui était donc celui d'Hannah Arendt, fut celui des idéaux et des idéologies qui

impliquaient la croyance en un Autre idéalisé, y compris l'Autre du discours politique.

La rencontre manquée entre H. Arendt et le discours analytique ne s'origine-t-elle pas aussi, du moins en partie, dans un besoin vital de cette dernière de continuer à croire, malgré tout, à un certain idéal ? La question mérite d'être étudiée de plus près.

Alexandra Fehlauer

11 Miller J.-A., « Santé mentale et ordre public », disponible sur le site de l'Envers de Paris : <https://enversdeparis.org/2019/01/11/10037/>

12 Miller J.-A., « Lacan et la politique », *Cités*, n° 16, avril 2003, p. 111.

13 *Ibid.*, p. 112.

14 Miller J.-A., « Lacan et la politique », *op. cit.*, p. 123.

ENQUÊTES

SUIVI DE ENTRETIENS

JORGE LUIS BORGES
GALLIMARD, 1986

Enquêtes est une petite anthologie qui rassemble des textes de Jorge Luis Borges échelonnés entre 1937 et 1952. Essais, articles et préfaces portant essentiellement sur des auteurs classiques.

Les enquêtes de Borges nous intéressent non seulement parce qu'elles s'inscrivent comme un classique de la littérature, mais aussi parce que Lacan s'y réfère dans son écrit « Le séminaire sur "la Lettre volée"¹ ». Il convient de rappeler, pour mémoire, que la nouvelle d'Edgar Allan Poe sert à Lacan pour illustrer le terme étrange de *nullibité*. Ce néologisme, forgé par lui, vient désigner le non-lieu de la lettre volée à la Reine et dérobée par le ministre D.

Lacan rappelle le fait qu'à cet égard la police a cherché la lettre partout, mais qu'elle n'a été trouvée nulle part. C'est le perspicace décodeur détectif Auguste Dupin, qui la retrouve « chiffonnée et presque déchirée, dans un « misérable porte-carte suspendu au-dessus du manteau de la cheminée² ». La lettre, écrit Lacan, était alors « douée de la propriété de *nullibité* : pour nous servir de ce terme que le vocabulaire bien connu sous le titre du *Roget* reprend de l'utopie sémiologique de l'évêque Wilkins³ ». Et il ajoute, dans la note en bas de page associée à ce mot employé par l'évêque : « Celle-là même [l'utopie] à qui M. Jorge Luis Borges, dans son œuvre si

harmonique au phylum de notre propos, fait un sort que d'autres ramènent à ses justes proportions.⁴ »

L'œuvre si harmonique de Borges évoquée par Lacan est « La langue analytique de John Wilkins⁵ ». Dans cet essai, l'écrivain argentin présente les « heureuses curiosités » qui intéressaient l'ecclésiastique et scientifique anglais : « Il s'intéressa à la théologie, à la cryptographie, à la musique, à la fabrication de ruches transparentes, à la marche d'une planète invisible, à la possibilité d'un voyage dans la lune, à la possibilité et aux principes d'un langage mondial⁶ ». C'est à ce dernier problème que l'Évêque de Chester (1614-1672) consacra l'ouvrage *An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* où il tente d'élaborer une langue universelle qui pourrait « organiser et embrasser toutes les pensées humaines⁷ ». Dans la langue universelle conçue par Wilkins, souligne Borges, chaque mot se définit lui-même. Cette langue serait proposée à toutes les nations, en la considérant comme une enclave logique. Ainsi, il divise l'univers en quarante catégories ou genres, subdivisibles en sous-genres, subdivisibles à leur tour en espèces. Il assigne à chaque genre une monosyllabe de deux lettres ; à chaque sous-genre, une consonne ; à chaque espèce, une

1 Lacan J., « Le séminaire sur "la Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11-61.

2 Poe E., « La lettre volée », *Histoires extraordinaires*, Paris, Flammarion, 1965, p. 105.

3 Lacan J., « Le séminaire sur "la Lettre volée" », *op. cit.*, p. 23.

4 *Ibid.*

5 Borges J. L., « La langue analytique de John Wilkins », *Enquêtes suivies de Entretiens*, Paris, Gallimard, 1967, p. 138.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, p. 141.

voyelle. Un problème se pose : pourquoi quarante catégories ? Comment saisir le TOUT de l'univers ? La démarche de Wilkins échoue parce que sa typologie initiale est vaine : les catégories sont « ambiguës, superfétatoires, déficientes⁸ ». En effet, explique Borges, « il est notoire qu'il n'existe pas de classification de l'univers qui ne soit arbitraire et conjecturale.

La raison en est fort simple : nous ne savons pas ce qu'est l'univers⁹ ».

L'effort de créer une langue rigoureusement philosophique, qui réunirait tous les peuples et éviterait les malentendus de la langue est une utopie. Jacques-Alain Miller le fait bien remarquer, « la langue universelle de l'évêque Wilkins comme cette enclave logique dans le langage, ce n'est pas une langue, puisque personne ne la parle, c'est tout juste un langage écrit et inventé¹⁰ ».

On peut émettre l'hypothèse qu'il s'agit d'une tentative de l'évêque de maîtriser le réel par le symbolique, en essayant de laisser immuable son ancien monde et sa lecture coloniale de la réalité des peuples. Pour Wilkins, les avantages d'un tel système résident dans le rapport isomorphe que les composants du langage entretiennent avec la réalité ; chaque mot se définit lui-même en établissant des relations avec les autres objets, rendant impossible toute erreur sur la « vraie » nature des choses. Il pouvait de cette façon-là modifier la structure du monde par le langage. De ce fait, les mots deviennent des choses séparées de tout contexte ou de toute conversation vivante. Rien de moins naturel car cela trahit la nature même du lan-

gage. Le projet Wilkins est donc une ultime lutte contre la contingence, contre l'évolution linguistique comme scientifique. Toute manipulation sur le langage semble toujours associée à une idéologie, à « l'assujettissement de l'homme¹¹ ». Cela n'est pas sans rappeler l'effort de l'écriture inclusive souligné par Éric Laurent¹². Tentative de faire sortir de la langue

les privilèges du genre viril, en croyant que le signifiant comme tel pourrait effacer le réel de la différence sexuelle.

Espoirs et utopie à part, on n'a rien écrit de plus lucide sur le langage – affirme Borges à la fin de son texte sur Wilkins – que ces paroles de Chesterton : « L'homme sait qu'il y a dans l'âme des nuances plus déconcertantes, plus innombrables, et plus anonymes que les couleurs d'une forêt automnale... Et pourtant il croit que ces nuances,

et toutes les façons dont elles se fondent et se métamorphosent les unes dans les autres, peuvent être représentées avec précision par un mécanisme arbitraire de grognements et de glapissements. Il croit que de l'intérieur d'un agent de change sortent réellement des bruits qui suggèrent tous les mystères de la mémoire et toutes les agonies du désir¹³ ».

Aux lecteurs de poursuivre ces passionnantes *Enquêtes*...

Maria Paz Rodríguez Diéguez



8 Cf. *ibid.*, p. 140.

9 Cf. *ibid.*, p. 141.

10 Miller J.-A., « Illuminations profanes », *La Cause freudienne*, n°62, mars 2006, p. 91.

11 Sorlin S., « La langue philosophique de John Wilkins (1614-1672) : langage universel ou utopie linguistique ? », article disponible en ligne à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/episteme.923>

12 Cf. Laurent É., « Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *La Cause du désir*, n°104, mars 2020, p. 109-119.

13 Borges J. L., « La langue analytique de John Wilkins », *Enquêtes*, *op. cit.*, p. 143.

NOUVELLES ACQUISITIONS

- ◆ Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, Payot, 2009.
- ◆ George Boole, *Les lois de la pensée*, J. Vrin, 1992.
- ◆ Jorge Luis Borges, *Enquêtes suivi de Entretiens*, Gallimard, 1986.
- ◆ Louis Couturat, *De l'infini mathématique*, A. Blanchard, 1973.
- ◆ Etienne Gilson, *L'être et l'essence*, J. Vrin, 2018.
- ◆ François Jacob, *La logique du vivant, une histoire de l'hérédité*, Gallimard, 1970.
- ◆ Jean-Louis Kevrine, *Théorie des ensembles*, Cassini, 2007.
- ◆ Alexandre Kojève, *La notion de l'autorité*, Gallimard, 2004.
- ◆ Jacques Le Brun, *Dieu, un pur rien. Angelus Silesius, poésie, métaphysique et mystique*, Seuil, 2019.
- ◆ Jan Lukasiewicz, *Du principe de contradiction chez Aristote*, Éditions de l'Éclat, 2019.
- ◆ Shitao, *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*, Hermann, 1984, (trad. et commentaires Pierre Ryckmans).
- ◆ Angelus Silesius, *Le Pèlerin chérubinique*, Albin Michel, 1994.
- ◆ Ludwig Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, Gallimard, 1980.
- ◆ Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Gallimard, 1996.
- ◆ Ludwig Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, Gallimard, 1975.
- ◆ Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations sur l'esthétique, l'éthique et la croyance religieuse*, Gallimard, 1992.



BIBLIOTHECA
Bibliothèque de
l'École de la Cause freudienne
1, rue Huysmans
75006 Paris
Tél. : 01 45 49 02 68
E-mail :
biblio@causefreudienne.org

La base de données
Alexandrie donne accès
à l'ensemble du fonds
de la Bibliothèque.
Catalogue en ligne :
<http://ecf.base-alexandrie.fr>